CATULLE MENDÈS

LE DOCTEUR BLANC

MUSIQUE DE GABRIEL PIERNÉ


G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE ÉDITEURS
11. RUE DE GRENELLE. 11. PARIS.

Illustrations de Lucien MÉTIVET

LE DOCTEUR BLANC

IL A ÉTÉ TIRÉ

Vingt exemplaires numérotés sur papier du Japon.

CATULLE MENDÈS

LE DOCTEUR BLANC

MIMODRAME FANTASTIQUE

MUSIQUE DE GABRIEL PIERNÉ





PARIS
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1893

PERSONNAGES :

Pierrot..................	Mmes PEPPA INVERNIZZI
Frisselis................	NEWA CARTOUX
La femme de Pierrot.....	CLÉMENTINE SCHMIDT
Maravilha................	ALICE BONHEUR
Léocadie Tripier.........	FANNY GÉNAT
Sourdis, agent de la sûreté.	MM. MODOT
Legrandin, juge d'instruction..................	BERVILLE
Barnum neveu...........	VANDENNE
Un montreur de guillotine.	VERNEUIL
Le monsieur au mac-ferlane gris..................	PHILIPPON
Fenayrou................	VERNEUIL
Dumolard................	GÉRARD
Un rôdeur...............	DUFOUR
Un chinois..............	BERVILLE
Un juif.................	GÉRARD
Adam....................	DUFOUR
Hérode..................	BUICK
L'aumônier..............	VIDAL
L'assassinée-au-fond-de-la-mer...............	Mmes MARCELLE BORDO
Sa majesté Gloria, reine d'Islande..................	Mmes C. LEMONNIER
Lady Helmesfort........	RACHEL
Miss Arabella...........	DANIELLE
Flore...................	CROZETTE
Flora...................	BARTHE
Florine.................	RACHEL
Florentine..............	DANIELLE
Eve.....................	VALLOIS
Hérodias................	BARTHE
Une tzigane.............	MARIUS
Une pierreuse...........	D'EVINS
Une parisienne..........	D'AUTUN
Une autre parisienne....	JEANNE LEONETTI
La princesse............	RACHEL
Une chinoise............	MARGUERITE
Une charmeuse de serpents................	LHÉONA
Un tortureur............	DUQUESNE
Un autre tortureur......	ADELINA
Le petit Frisselis......	LA PETITE JULIETTE
La petite Maravilha.....	LA PETITE EUGÉNIE

BALLETS :

SALOMÉ : MLLE DE LABOUNSKAYA

Première mime et première danseuse de caractère du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg.

Faunesses, javanaises, clowns :

Mlles GARDÈS, AUVERNET, PEPITA, MARTILLUCI.

Paris — Nijni-Nowgorod — Paris — Dans les champs.

A PEPPA INVERNIZZI,

Le Gilles exquis du COLLIER DE SAPHIRS,

Le tragique Pierrot

DE

Le DOCTEUR BLANC,

Ce mimodrame est dédié par les auteurs reconnaissants,

Catulle Mendès, Gabriel Pierné.

Ce Mimodrame a été représenté pour la première fois, sur le théâtre des Menus-Plaisirs,
(Direction de M. O. de LAGOANÈRE),
le 2 avril 1893.

La mise en scène a été réglée par M. Félix Puget, régisseur général.


PIERROT
dit
LE DOCTEUR BLANC
hypnotise
magnétise
évoque les MORTS
QUATRE
SEANCES
par jour
A 9 Hres
repas
des
PERSONNAGES
Mlle
MARAVILHA
de
S. M.
HO-LA-LA-I-TA
PATAGONS
PRESENT
L'AVENIR
10 c.
TIR


PIERROT
dit
LE DOCTEUR BLANC
hypnotise
magnétise
évoque les MORTS
QUATRE
A 9 Hres
repas
des
PERSONNAGES
10 c.
TIR
Mlle
MARAVILHA
S. M.
HO-LA-LA-I-TA
PRESENT —
L'AVENIR
Allegro

I

LA FÊTE A MONTMARTRE

Près de la place Moncey. Spectacles forains, chevaux de bois, ballons tournants, jeux de couteaux, billards chinois, toupie hollandaise. La baraque du Docteur Blanc : la toile extérieure représente Pierrot magnétisant une femme, Pierrot faisant tourner une table, Pierrot, au milieu d'une troupe de gens épouvantés, faisant sortir une morte de la tombe. Sur une grande pancarte, on lit :

LES MERVEILLES DU SPIRITISME !!!

PIERROT

dit le

DOCTEUR BLANC

Hypnotise — Magnétise

Évoque les morts de tous les pays et de tous les temps !!!

Quatre séances par jour.

A neuf heures du soir : Repas des personnes ressuscitées.

PREMIÈRES : 1 FRANC.— SECONDES : 50 CENT.— TROISIÈMES : 25 CENT.

A gauche, l'arrière, avec un balcon fleuri, d'une roulotte de somnambule. Enseigne : « Mademoiselle Maravilha, magicienne ordinaire de Sa Majesté Ho-la-la-i-tou, reine des Patagons, lit dans les mains, tire les cartes, raconte le présent, prédit l'avenir ».

Au lever du rideau — c'est vers cinq heures du soir — foule parisienne en joie. Parmi les bourgeois du quartier, des rapins, des modèles, des cocottes avec des clubmen, des pierreuses, des souteneurs. Tout cela va, vient, rit, s'arrête (mais non pas devant la baraque de Pierrot, qui reste solitaire, devant laquelle on passe en haussant l'épaule), se remet en branle, grouille pendant le boniment des gens de la banque et le vacarme des cuivres, des grosses caisses, où se mêle la plainte fêlée de l'orgue des chevaux tournants, chevauchées de militaires, de trottins, de patronnets.

Dans le tumulte universel, des scènes se détachent :

Madame Pierrot, sur le tréteau de sa baraque, bat de la grosse caisse, sonne de la trompette, fait la parade, mais personne ne s'arrête. Pierrot apparaît sur le tréteau, constate que nul ne veut venir à son spectacle, ébauche un geste d'indifférence, fait sonner dans sa main un peu de monnaie qui lui reste, et va descendre l'escalier, vers quelque café, là-bas.

MADAME PIERROT

Comment, tu t'en vas ! Eh bien ! le spectacle ? Manger ? Boire ? Hélas ! nous sommes si pauvres.



PIERROT

Que veux-tu que j'y fasse? tous ces gens sont des bélîtres. Je suis un très grand savant, je magnétise, je fais tourner les tables, j'évoque les gens couchés depuis mille ans dans la tombe. Mais le public ne s'empresse pas. J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame!

Et, avec le geste de boire jusqu'à plus soif, il s'esquive, pendant que madame Pierrot, restée seule, essaie encore d'appeler les passants, de souffler dans la trompette, de battre la grosse caisse... Elle n'a pas plus de force ; la mailloche lui tombe des mains, et, en pleurant, la misérable rentre dans la baraque, défaillante.

Un montreur de guillotine explique et démontre le supplice au moyen d'un mannequin que l'instrument décapite.

Sur une tablette aux pieds en X, un tout mignon saltimbanque, en costume falot et joli,

quatorze ans à peine, — c'est Frisselis,— montre des souris blanches, dressées. De sa tablette, s'élèvent deux enseignes ; sur l'une, on lit :

FRISSELIS

DOMPTEUR DE SOURIS BLANCHES.

Sur l'autre :

Ces souris ont été prises adultes dans le Grenier des Fées, près de Brocéliande.
Elles font le saut périlleux, valsent, tirent le canon,
Et si on leur donne un louis d'or,
Elles le rongent si bien en une minute
Qu'il n'en reste plus rien du tout.
ESSAYEZ !

Mais les badauds ne prennent pas garde à Frisselis. Il est bien malheureux, il a faim. Comment mangera-t-il ? Il se demande s'il ne va pas dévorer l'une de ses souris. Mais il a honte de sa mauvaise pensée. Plein de repentir, il baise les pauvres petites bestioles, il fouille dans sa poche, y trouve un croûton de pain, voudrait bien y mordre, n'a garde, l'émiette aux souris blanches sur la planchette.

Cependant Maravilha, la petite devineresse, jolie comme une très jolie enfant, seize ans, en un costume farouche et gai de bohémienne, n'a pas cessé depuis le lever du rideau,

debout sur le balcon de sa voiture, de dire la bonne aventure aux passants, de leur lire dans la main ; elle compte sa recette, a l'air satisfait, descend sur le théâtre. Elle voudrait bien voir Pierrot. Elle va vers la baraque du docteur Blanc. Elle rencontre l'affreux jeu de la guillotine, qui la fait frissonner. Mais, après un geste qui repousse l'inquiétude, elle monte les marches de la baraque du docteur... elle observe... guette... Non, Pierrot n'est pas là. Elle redescend, attristée jusqu'au fond du cœur... car elle l'aime...



Frisselis, en tremblant, s'est approchée d'elle.

Il la salue plusieurs fois, ingénûment, maladroitement, comme au village, sans être remarqué ; car Maravilha ne songe qu'à Pierrot.

Frisselis se hasarde jusqu'à lui tirer la robe.

MARAVILHA

Eh ! qu'est-ce que tu veux, petit ?

FRISSELIS

Ce que je veux? hélas ! vous le savez bien ! Je vous aime. Ma seule pensée, c'est vous, Mademoiselle. Pourquoi, de berger que j'étais, me suis-je fait montreur de souris blanches dans les foires ? parce que vous êtes venue, un jour de frairie, dans ma bourgade, et j'ai voulu vous suivre.

MARAVILHA

Pauvre mignon !

FRISSELIS

Car je vous adore tant ! Tout le jour, je pense à vous, et, toute la nuit, je rêve de vous. Je voudrais avoir toutes les choses de la terre et du ciel pour vous les donner. Tenez, voulez-vous mes souris blanches ? Et ce qui me ferait plaisir, ce serait de mourir tout de suite, si ma mort pouvait vous être utile ou agréable.

MARAVILHA

Oui, oui, je sais...

(Car elle est bonne pour lui, sans amour).

Mais regardez-vous donc, vous êtes un enfant ! Vous ne pouvez pas être aimé, à votre âge?

Nous jouerons ensemble, si cela vous amuse, au volant, aux grâces, à la poupée, ou aux quatre coins, ou à saute-mouton, ou à la balle, mais l'on ne peut pas vous aimer, petit ! Pour m'embrasser, vous seriez obligé de monter sur une chaise.

Cela, sans cruauté, comme une aînée rieuse ; il n'en souffre pas moins, l'enfantelet ; il a le cœur bien gros.

Mais quelqu'un s'est arrêté devant la tablette où sont les souris. Frisselis s'élance, commence ses exercices. On lui donne deux sous. Deux sous ! Il mangera ce soir ! Il est ravi ! Il va courir chez le boulanger !... A ce moment, passe une bouquetière ; il achète, avec les deux sous, un bouquet de violettes, pour l'offrir à Maravilha.

Mais voici que Pierrot reparaît, plus qu'à moitié gris, avec quatre belles filles aussi grises que lui. Maravilha ne voit plus que Pierrot !...

Frisselis, puisqu'elle ne daigne pas faire attention, lui touche la main, les bras, les cheveux, du bouquet de violettes, et va se remettre sous sa table, où il baise en pleurant les fleurs doublement parfumées.

Cependant, voyant que Pierrot n'est pas seul, Maravilha soupire, regagne sa voiture.

Or, Pierrot, plein de joie, va de baraque en baraque, offre des fleurs à ses compagnes, les fait jouer au billard chinois, à la toupie hollandaise, gagne des pains d'épices, des lapins vivants, de petits chats vivants, des porcelaines, met tous les lots dans les bras des cocottes, voit la guillotine, fait un geste d'effroi, joue au jeu des couteaux, gagne un énorme coutelas,

qu'il se met fièrement à la ceinture, comme une épée, avise les souris blanches, en prend une par la queue, veut la fourrer dans le corsage des femmes, qui s'effarouchent et poussent des cris ! et la souris s'échappe sous les vêtements de Pierrot.

Alors, pendant que les quatre belles filles se tordent de rire avec les badauds en cercle, Pierrot, partout chatouillé de la bête sous ses habits, frétille, tressaute, se tâte, rit, se plaint d'être pincé, rit encore d'être chatouillé. Il ne sait comment rattraper la souris rôdante et trottinante... une idée !... Il prend l'un des petits chats au bras de l'une des cocottes, le fourre dans sa veste... attend au milieu de l'attente générale... Un soupir aigu de bestiole étranglée, suivi d'un miaulement triomphant ! et Pierrot enlève son chapeau. On voit, sur le serre-tête, le chat qui tient la souris dans sa gueule, l'air très fier ! Triomphe de Pierrot que la foule acclame, et qu'entourent, en poses



amoureuses, les quatre cocottes enthousiastes! Mais Pierrot aperçoit la roulotte de la petite devineresse.

PIERROT

(*aux belles filles*).

Pardieu! je vous paierai la bonne aventure.

Mais elles ne veulent pas, elles ont peur de connaître l'avenir ; on leur prédirait peut-être que leur amant, l'amant riche, les quittera, qu'elles vieilliront, qu'elles finiront ouvreuses dans quelque théâtre...

PIERROT

Bah! moi, je ne crains rien.

Et il tend sa main à Maravilha pour qu'elle y lise.

Maravilha, folle d'amour pour Pierrot, tremble, rougit. Elle voudrait fuir, revient... elle frémit tout entière en touchant la main de Pierrot. En même temps, elle exprime qu'elle n'oserait montrer sa petite science à un savant tel que lui, qui magnétise, hypnotise, évoque les morts! Elle est si peu de chose... Lui, très flatté, l'encourage d'un air bénévole... elle commence de lire dans la main du Docteur Blanc.

MARAVILHA

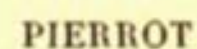
(*très enthousiaste*).

Oh! le bel avenir! Que de gloire! Quelle opulence! — Ici? non, non, au loin! très loin!...

Cette baraque? pas du tout : un théâtre pareil à un palais ! Et des peuples entiers feront cortège à Pierrot, quand il arrivera dans les villes, non pas avec ces médiocres habits, mais en pompeux costume, non pas à pied, mais en char traîné de quatre chevaux, parmi les acclamations et les trompettes !

Pierrot s'infatue d'une pareille prédiction. Les quatres belles filles le cajolent, puisqu'il aura tant d'argent.





PIERROT

Mais c'est peu d'être riche et illustre. J'espère bien que je serai aimé, aussi?

MARAVILHA

Oui ! oui ! tendrement !

PIERROT

A la bonne heure !

LES QUATRE BELLES FILLES

Par nous.

MARAVILHA

Ardemment !

PIERROT

De mieux en mieux !

LES QUATRE BELLES FILLES

Par nous.

MARAVILHA

Passionnément!

PIERROT

J'en étais sûr!

LES QUATRE BELLES FILLES

Par nous.

MARAVILHA

Non! non! pas par vous! Vous êtes des personnes qui ne sont pas dignes de lui!

PIERROT

Et qui m'aimera?

MARAVILHA

Hélas! je ne puis le dire.

PIERROT

Quelque très belle et très riche dame?

MARAVILHA

Non...

PIERROT

Quelque duchesse, quelque reine, en grand équipage?

MARAVILHA

Non...

PIERROT

La lune peut-être?.. qui descendra du ciel tout exprès pour me mettre au front un baiser pâle?

MARAVILHA

Non...

PIERROT

Qui donc alors?

MARAVILHA

Ne le demandez pas! Je n'ose pas le dire. C'est une pauvre petite, une saltimbanque, mais elle aura plus d'amour que si elle était duchesse, reine, ou déesse!

PIERROT

Toi?

MARAVILHA

Hélas!

Comme Maravilha est très jolie, il est flatté, lui prend le menton, veut l'embrasser. Mais elle recule, se laisse mettre enfin un baiser dans le cou, dont elle se pâme. A ce moment, Frisselis, qui a tout vu (lentement, lentement, il a traversé la scène derrière eux), Frisselis, proche de la roulotte, s'évanouit de tristesse, dans un soupir.

Cependant Maravilha, rouvrant les yeux sous la main ouverte de Pierrot, regarde cette main, et frissonne! Un grand effroi. Elle est blème comme une morte, — avec un cri déchirant dans sa bouche muette. La nuit vient peu à peu. La fête est moins joyeuse.

PIERROT

Hein! Quoi! Qu'y a-t-il?

LES QUATRE BELLES FILLES

Qu'est-ce que vous avez vu de si terrible?

MARAVILHA

Ne m'interrogez pas. Je ne dirai plus rien.

PIERROT

Parle!

MARAVILHA

Non.

PIERROT

Je le veux!

Il ordonne, elle supplie; il exige, elle sanglotte. Elle veut s'en aller. Mais Pierrot s'acharne à connaître l'avenir.

MARAVILHA

Vous le voulez?

PIERROT

Oui.

MARAVILHA

O mon Dieu!

PIERROT

Eh bien?

MARAVILHA

Eh bien...

PIERROT

Mais parle donc!

MARAVILHA

Eh! bien, voici!



Et elle lui montre, au fond du théâtre, le jeu de la Guillotine.

Stupeur de Pierrot, qui sue à grosses gouttes pendant que les belles filles s'échappent effarées et que Maravilha, mi-morte et sanglotante, rentre dans sa roulotte.

Pierrot est seul dans la fête interrompue. C'est le soir, à l'heure du dîner.

Il va vers la guillotine, l'observe, veut la toucher...

Très gaîment, l'homme qui exibe l'affreuse machine s'offre à lui en fournir l'explication, à

lui montrer le jeu, et prend le mannequin : « D'ailleurs, si monsieur veut expérimenter lui-même?... »

Mais Pierrot refuse, recule, tremblant de tous ses membres.

Il sera guillotiné !!!!!

On lui liera les mains et les pieds... On lui fera la toilette... L'Aumônier lui dira : « Allons, mon fils, du courage, pensez à votre salut ! »

Ensuite, lié, il viendra sur le seuil de la prison, chancelant, au milieu des soldats le sabre au clair, et il verra la guillotine, et on le saisira, et on le poussera... et le couteau... Alors, pour la première fois, il crie, d'un seul cri, d'un râle plutôt qui l'affole lui-même !

Et la nuit est tout à fait venue.

Les baraques se sont tues, plus de saltimbanques ni de badauds. C'est le silence, la solitude.

Mais passe un allumeur de réverbères. Brusque clarté.

Les baraques se rouvrent, les tréteaux s'illuminent de torches et de lampions. Les trompettes, les orgues, recommencent de jouer.

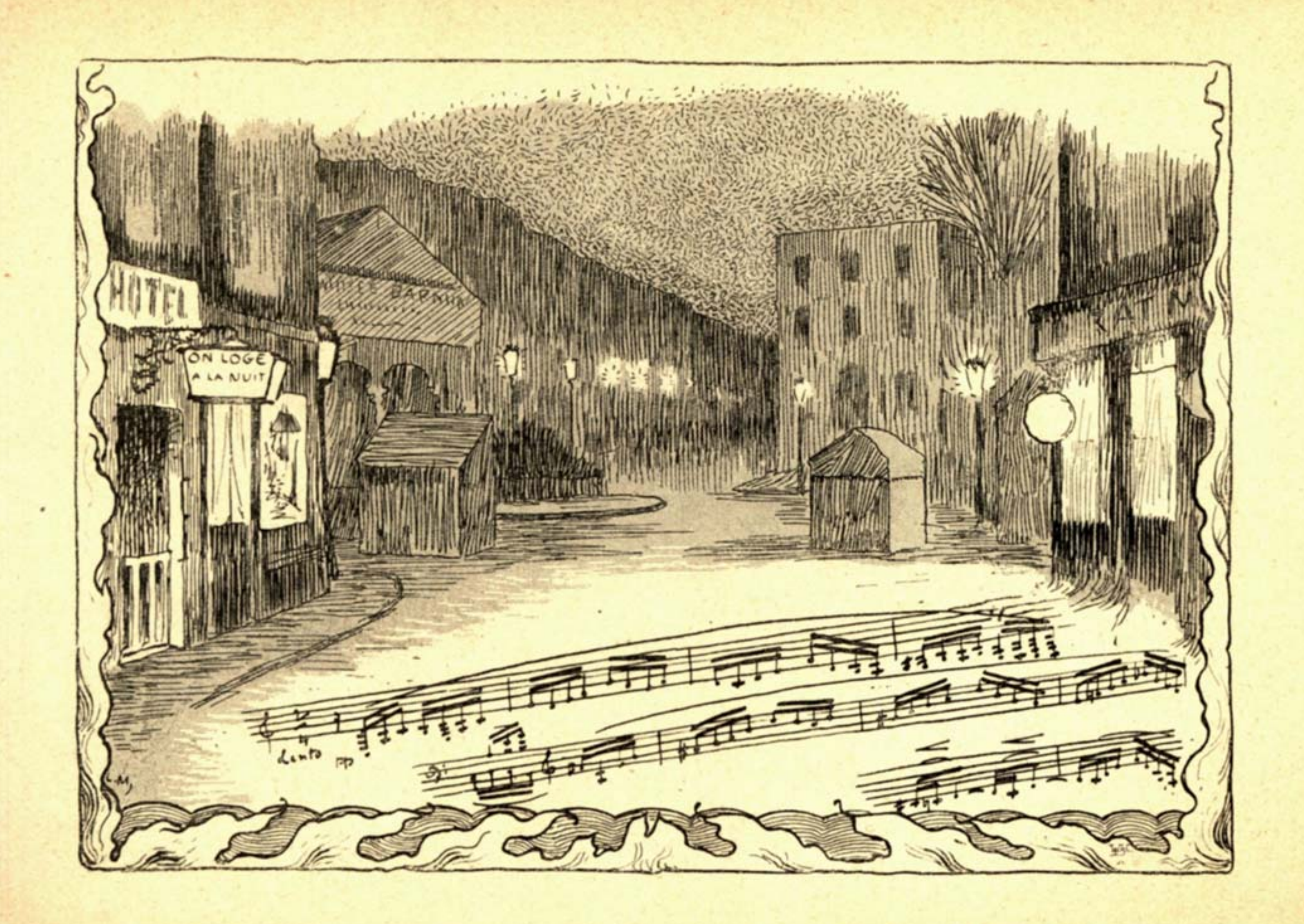
Pierrot sursaute.

Il ressuscite, en même temps que la fête. Allons, il oubliera l'absurde prédiction, il boira pour oublier. Diantre, il n'a plus le sou ! Poches vides. Bah ! il boira à crédit (pendant ce temps

les badauds sont revenus en tumulte) et il partira sans payer; même, il emportera la bouteille. Eh! vive la joie, et il n'est rien de tel que de se donner du bon temps!

Il sort avec des entrechats parmi la reprise plus éclatante, plus bruyante, plus endiablée de la fête.

Maravilha, sans répondre aux badauds, s'accoude au balcon de sa voiture, et rêve douloureusement; Frisselis, levé à demi, les mains à la roue, considère la petite devineresse avec ses doux yeux désespérés. Madame Pierrot sort de sa baraque, veut faire la parade, ne peut pas, descend, cherche son mari. La toile tombe parmi un redoublement forcené de la joie universelle et des vacarmes.


HOTEL
ON LOGE
A LA NUIT
Lento
pp

II

L'AME VERTE

Nuit noire. Place Pigalle. Le bassin, l'abbaye de Thélème, le prolongement du boulevard entre les réverbères.

Çà et là, quelques menues boutiques foraines, fermées, enveloppées de housses grises.

A droite, au premier plan, le cabaret-café, des tables devant le café.

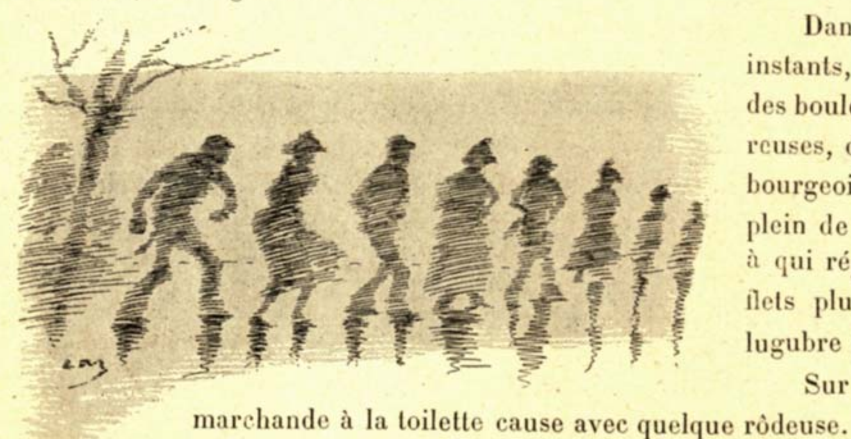
A gauche, au troisième plan, en biais, l'entrée close d'un musée de figures de cire; sur le fronton de toile, on lit :

Musée
de
L'ILLUSTRE BARNUM NEVEU
Célèbre dans le monde entier
Et notamment
à Pekin, Yeddo, Constantinople, Pétersbourg, Moscou
et
NIJNI-NOWGOROD

En avant de cette entrée, la boutique de Léocadie Tripier, marchande à la toilette ; des oripeaux pendent à l'étal ; dans une vitrine basse, des bijoux.

Du même côté, tout à fait au premier plan, la porte d'un hôtel louche, avec une enseigne lumineuse, en verre dépoli, où ces mots saillent en lettres noires : *On loge à la nuit.*

Seules clartés (outre deux réverbères), les vitres du café, la boutique de la marchande à la toilette, l'enseigne de l'hôtel.



Dans la nuit, rôde çà et là, par instants, la populace rare et furtive des boulevards extérieurs. Des pierreuses, des souteneurs. Parfois, un bourgeois pressé rentre chez lui, plein de peur. Des coups de sifflets à qui répondent des coups de sifflets plus lointains. C'est la nuit lugubre et redoutable.

Sur le seuil de sa boutique, la marchande à la toilette cause avec quelque rôdeuse.

Un monsieur, le collet de l'habit relevé, sort de l'hôtel avec une fille qui referme la porte. Il s'en va, suivi par des escarpes. La fille paie la marchande, patronne

aussi de l'hôtel, lui rend une grosse clé, s'éloigne, retrouve son souteneur, qui la menace, la roue de coups, l'oblige à lui donner le reste de l'argent.

Paraît madame Pierrot, cherchant toujours son mari. C'est le désastre définitif de la jeune femme, dénuée d'amour, d'espoir, et de pain. Elle est si faible, qu'elle défaille à l'une des tables du cabaret. On rit à l'intérieur. Elle voit Pierrot à travers la vitre ! veut pousser la porte, ne peut pas, se laisse choir sur le pavé.

Pierrot, sort furtivement du café, une bouteille serrée contre son cœur. C'est une bouteille d'absinthe qu'il a volée. Il se réjouit. Il est parfaitement ivre.

Mais sa femme, qui l'a reconnu, se traîne vers lui, le saisit par la manche. Amoureuse et douloureuse, elle supplie et réclame, fait des reproches en sanglotant ; il ne veut rien entendre, et lui offre à boire. Elle lui rappelle leurs jours de tendresse et de joie, Pierrot se tord de rire ! il a des maîtresses plus belles qu'elle.

MADAME PIERROT

Mais, au moins, si tu ne m'aimes pas, donne-moi à manger !

Il pouffe de rire, plus encore ! Il n'a pas du tout d'argent, il retourne ses poches qui sont vides.

MADAME PIERROT

(*terrible*).

Eh bien ! S'il en est ainsi, si tu ne m'aimes plus, si tu ne veux plus m'aimer ni me faire

vivre! que ma malédiction soit sur toi. Moi, je mourrai, je me jetterai à l'eau, ou je me pendrai, mais morte, je ne te lâcherai pas, et ma vengeance t'atteindra, inévitable et enfin triomphante.

Et elle s'enfuit.

Pierrot, un peu dégrisé, reste perplexe. Il a mis la bouteille dans sa poche, il a presque envie de rejoindre sa femme. Si elle se tuait, en effet?

Il hésite.

Vraiment, les bons sentiments sont sur le point de rentrer en lui. Il sent qu'il n'a



pas bien agi... S'il réparait ses torts, s'il travaillait pour gagner la vie de sa femme? Il s'en prend à la bouteille, il l'injurie et même il la flanque brutalement sur l'une des tables du café.

Elle s'y brise.

Il en sort le Démon de l'absinthe, l'Ame verte. C'est une petite poupée, remuante et parlante.

Oui, elle parle.

Pierrot, épouvanté, tombe à genoux, tend les bras.

Voici ce que dit la poupée :

« En vérité, Pierrot, je te croyais l'âme mieux trempée. Et tu n'es pas digne de mettre tes lèvres aux verres ni aux bouteilles où l'on boit le courage et l'orgueil en m'aspirant, moi l'âme terrible de l'alcool. C'est donc que tu as le cœur blême comme le visage, puisque tu t'attendris des plaintes de ta femme ? Par l'enfer, qui est semblable à un immense bol de punch ! j'ai vu le moment où tu allais te décider à travailler pour gagner ta vie, et celle de ta ménagère. N'as-tu pas honte d'une telle bassesse ? Eh ! si tu as besoin d'argent, bois en moi le courage d'en voler, fût-ce dans le sang d'un passant égorgé. Bois, pour tuer ! et ne crains pas l'imbécile remords, car, en même temps que celle qui donne la force d'agir, je suis celle qui supprime les mauvais souvenirs ou les change en délirantes ivresses ! »

Et l'Ame verte disparaît, la bouteille s'étant reformée.

Après un instant d'épouvante (la malédiction de sa femme et la menace de l'échafaud emplissent l'orchestre), Pierrot empoigne la bouteille... hésite... hésite encore... reprend de l'audace (la malédiction et la menace s'effacent dans l'orchestre), vide enfin tout le flacon pendant que la musique crie l'orgueil du crime et la promesse des ivresses délirantes.

Un monsieur passe, mac-farlane gris, chapeau rond, un cache-nez rouge au cou.

Pierrot se rue.

Courte lutte.

L'homme s'enfuit, laissant son pardessus aux mains de Pierrot, et, par terre, son chapeau, son cache-nez.

Pierrot se dit : « C'est toujours ça ! » met le paletot, le chapeau, se voile le visage avec le cache-nez : dès lors, méconnaissable, il rôde, cherchant fortune.

Madame Pierrot revient.

Elle a renoncé à se tuer.

Mourir ! non, ce serait trop bête.

Puisque tout l'abandonne, elle fera comme tant d'autres. Elle est jolie, quoique si pâle ; eh bien, elle gagnera sa vie en se vendant au premier venu ; elle sera pareille aux filles de la rue. Ses loques ? Bah ! ce ne sera pas difficile d'avoir de beaux habits.

Elle avise la marchande à la toilette, qui achève de fermer sa devanture.

Elle lui explique son cas.

La vieille d'abord refuse, parce que madame Pierrot n'a pas le sou. Mais, la regardant, elle la trouve jolie et prend confiance en elle... Oui, elle lui prêtera des robes et des bijoux. Elle lui met un long manteau de velours grenat, un chapeau à plume (à la voilette très épaisse), des bijoux aux bras, des bijoux aux oreilles.

Pendant ce temps, Pierrot paraît, disparaît, reparaît entre les petites boutiques foraines ; il observe les passants, recule quand c'est un robuste qui passe ; il guette encore, s'embusque, attend.

Madame Pierrot achève de s'habiller, la marchande lui remet la grosse clé de l'hôtel. « On loge à la nuit ». C'est là qu'on amène les hommes. Mais il ne faut pas oublier de refermer la porte, à cause des rôdeurs. Puis la marchande clôt sa boutique.

Haletante, madame Pierrot se résout à l'horrible métier.

Pierrot vient d'accoster un passant, mais, le jugeant trop mal mis, ne l'assaille pas. Madame Pierrot va vers le même passant qui ne l'écoute pas.

Pierrot aborde un autre passant; mais celui-ci s'apprête à une vigoureuse résistance; Pierrot, dans un grand salut, s'excuse. Madame Pierrot a repris courage; elle va vers le même homme, qui la repousse brutalement. Et tous deux, le mari et la femme, sans se voir encore, expriment, lui sa colère, elle son désespoir, de ne pas avoir de chance même en l'ignominie.

Enfin, madame Pierrot, méconnaissable aussi sous son épaisse voilette, aperçoit ce monsieur en pardessus gris, en chapeau rond, la face masquée d'un cache-nez, qui fait les cent pas.

Presque mourante :

— Psitt ! psitt !

Pierrot s'est retourné,

Voyant une femme, il va s'éloigner, haussant les épaules.

Mais appuyée à la table, sous le réverbère du café, elle tend les bras où il voit luire des bijoux. Il se rapproche, tourne autour d'elle, pendant qu'elle veut et ne veut pas et se dérobe,

instinctivement. Il voit de plus près les bracelets, les boucles d'oreilles, — il volera tout cela et il fait le galant autour de la rôdeuse.

Elle est sur le point de mourir de honte.

Pourtant, puisqu'il le faut, elle ira jusqu'au bout! Elle lui fait signe de la suivre, il la suit. Elle lui demande s'il a de l'argent, Pierrot, hypnotisé par les joyaux, répond qu'il est riche, qu'il a des sommes énormes.

MADAME PIERROT

Eh ! bien, venez.

PIERROT

Oui.

Tous deux, ils hésitent encore, lui, devant le crime, elle, devant la prostitution..., ils veulent se séparer... Mais, tout à coup : « Eh ! bien soit ! » Et ils entrent dans l'hôtel. On entend, après la porte refermée, le bruit de la clé dans la serrure, pendant que la marchande à la toilette, à sa fenêtre du premier étage (Elle a observé tout le manège, a remarqué que le monsieur était bien mis), se frotte les mains, comptant sur une bonne aubaine.



III

LE CORRIDOR

C'est dans un couloir, au premier étage d'un sale hôtel garni. Lieu sordide, nu, carrelé. Deux fenêtres assez distantes, mi-ouvertes, par où l'on aperçoit Montmartre. A droite, une porte, en haut de l'escalier. A gauche, la porte d'une chambre.

Entre madame Pierrot, un chandelier de cuivre à la main. Elle le lève pour éclairer

Pierrot qui, pas entré encore, grimpe l'escalier. Elle lui tend la main, il paraît. La bougie ne donne que très peu de lumière. La grosse clef pend du chandelier. La jeune femme longe le couloir, en chancelant, en s'appuyant au mur. Pierrot la suit, affolé de l'or qu'elle a aux poignets, aux oreilles. Elle ouvre la porte à gauche, elle entre. Pierrot entre après elle. Dans une bousculade de meubles, un cri d'égorgée. Pierrot reparaît presque immédiatement. Il a le coutelas rouge dans une main (le coutelas gagné à la fête), les bijoux dans l'autre, et prête l'oreille un instant. La femme geint! D'effroi, il laisse tomber le couteau. Ah! fuir!!!... mais... le pardessus sanglant, qui le dénoncerait, le cache-nez, le chapeau? Il fait de tout cela, autour de la bouteille, un paquet qu'il lance par l'une des fenêtres.

Bruit de vitres brisées.

Il s'effraie, regarde, puis, à une nouvelle plainte de sa victime, il sort éperdûment.

On entend geindre madame Pierrot plus affreusement. Avec des cris quelquefois. Des plaintes surtout.

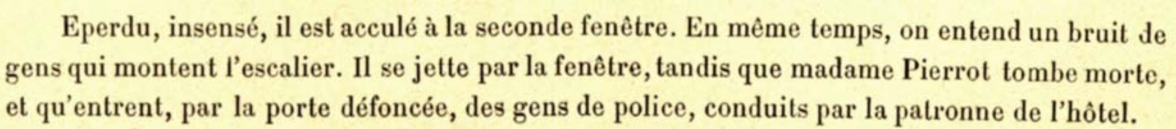
Pierrot revient. Il n'a pu sortir, la porte de la rue est fermée...

Où est la clef ?

Il se souvient. La femme a fermé la porte et a pris la clef. Oui, la clef pendait sur le chandelier. Eh bien, il ira la prendre.

Un instant d'hésitation et d'effroi, mais très bref, et à peine.

Il court vers la chambre. Il rencontre la mourante qui s'est traînée et qui vient. Elle n'est plus voilée. On verra son visage blême dès qu'elle lèvera la tête, et sa gorge ensanglantée.



Pierrot veut passer par-dessus elle pour aller chercher la clef.... elle se dresse! Ils sont face à face, elle, sans voilette, dans la lune verte qui entre par la fenêtre, lui, sans pardessus, cache-nez, ni chapeau.

Ils se reconnaissent.

Alors, horriblement, Pierrot bondit d'épouvante, en agitant les bras comme un fou, tandis que marche vers lui sa femme terrifiée et terrifiante. Elle le suit d'un geste qui maudit. Il veut se ruer sur la porte, mais elle l'a précédé, le chasse encore du signe de malédiction.

Eperdu, insensé, il est acculé à la seconde fenêtre. En même temps, on entend un bruit de gens qui montent l'escalier. Il se jette par la fenêtre, tandis que madame Pierrot tombe morte, et qu'entrent, par la porte défoncée, des gens de police, conduits par la patronne de l'hôtel.

Les assistants constatent que Madame Pierrot est morte. Tout à fait morte. Un agent de la Sûreté ramasse le couteau. On emporte madame Pierrot.


MUSÉE BARNUM
ASSASSINS CÉLÈBRES

IV

LE CAUCHEMAR DE PIERROT



Un musée de figures de cire. C'est la nuit. M. Barnum neveu, — costume de yankee — surchargé de chaînes de montres, et la poitrine éblouissante de plaques et de croix, fait sa ronde, une lanterne à la main. Il fait sonner un sacoche pleine de monnaie retentissante. La journée a été bonne. Il continue sa ronde, lève çà et là sa lanterne. A la tremblante lueur rougeâtre, s'ébauchent les personnages de cire. « Allons ! tout est tranquille ! Je puis aller me coucher. » Et il va sortir. Il rencontre du pied ce tas : un chapeau rond, un cache-nez, un pardessus.... Il lève les yeux ! Il voit un grand trou, là-haut, dans le vitrage du musée. Il s'explique que les objets ont dû tomber par là.... Mais qui les a jetés ? Il va pour les emporter, lorsqu'il entend le bruit de la foule au dehors, ameutée par le crime. Et

curieux, il sort après avoir mis sur une chaise le mac-farlane, le cache-nez, le chapeau.

La scène est toute noire.

Alors, Pierrot tombe, par le plafond ouvert, derrière « l'Assassinée au fond de la mer » étendue sur un lit de plantes et de coquillages. Il se relève tout de suite, veut fuir plus loin, rencontre un homme qui, dans la pénombre descendant de la toile et des vitraux rompus, lui paraît habillé en gendarme. Tout flageolant, Pierrot recule, heurte un banc et tombe assis, se trouve à côté d'un autre gendarme. Hors de lui, tout tremblant, il essaie à plusieurs reprises d'allumer une allumette. Il l'allume enfin.

Mi-lumière. Et la vague clarté lui ayant montré toutes les figures qui l'environnent, il devient si éperdu, si affolé, qu'il se sent mourir d'épouvante et défaille. Alors, c'est le

Cauchemar de Pierrot

D'abord, il voit se soulever lentement « l'Assassinée au fond de la mer » étendue sur le lit de plantes et de coquillages. Elle est à demi-nue et très belle, mais elle montre une plaie sanglante au-dessous du sein.

Pierrot, dans l'hallucination qui lui écarquille les yeux, la voit et frémit.

L'assassinée fait des signes: on dirait qu'elle appelle au secours, et, en effet, on vient à elle.

La Reine d'Islande avec ses dames d'honneur en pompeux apparat, et, d'autre part, les petites faunesses parisiennes, filles de la fantaisie de Grévin, sortent de leurs cadres, descendent de leurs socles, s'empressent autour d'elle, et voici que vingt autres figures, groupes fameux ou ressemblances célèbres, s'avancent ; des Javanaises, des Javanais et leurs musiciens l'entourent aussi ; et après une danse un peu plaintive, mais toute gracieuse et jolie, les figures se penchent vers l'Assassinée, et l'interrogent.

L'ASSASSINÉE.

Hélas ! c'est que l'on ma tuée !

TOUTES

Oh ! qui donc?

L'ASSASSINÉE.

Celui qui dort là, — Pierrot !

Toutes les Figures s'écartent de Pierrot avec des gestes d'horreur. Il veut nier, il jure qu'il est innocent.. Vainement.

LA REINE.

Il est coupable ! qu'il soit jugé !

Alors, tous les personnages s'étant écartés, on voit trois Juges graves, derrière un tribunal.

Pierrot se précipite pour s'évader.

Mais les deux gendarmes s'animent, le suivent, le maintiennent.

L'un des trois juges se lève, interroge l'accusé.

Il nie encore.

Alors, puisque Pierrot ne veut pas avouer, le juge fait un signe ; d'un autre point du Musée s'avancent trois tortureurs à la cagoule trouée aux yeux, avec les instruments de torture.

Ils s'emparent de Pierrot et l'étendent pour le torturer.

Tandis qu'il souffre abominablement, — les ceps, les brodequins, le serrent et le lacèrent, — tous les personnages, à l'exception des juges, des gendarmes, des tortureurs, se remettent à danser ; la reine et les dames d'honneur avec cérémonie, les autres figures plus légèrement; et, de temps en temps, sur une plainte

de Pierrot, on s'arrête pour lui demander s'il se reconnaît coupable. Non! il nie encore! Les danses recommencent, et les tortures, tant qu'enfin Pierrot se précipite vers le tribunal et avoue! Et il s'agenouille, il se traîne, il implore. Tous s'écartent, plein d'horreur.

Quoi? Personne n'aura pitié de lui!

Si, deux hommes s'intéressent à lui. C'est, sortant du groupe des criminels célèbres, Dumolard et Fenayrou. Ayant sur le ventre une pancarte où leur nom est écrit, ils viennent, en signe d'estime et en manière d'encouragement, serrer la main à Pierrot...

C'en est trop, il se rue, dans une démence épouvantée, vers un cadre fermé de rideaux. Ces rideaux s'écartent, laissant voir, à côté d'un billot, un bourreau, tout vêtu d'écarlate, qui tient la hache levée!

C'en est fait du condamné.

Mais il se dérobe avec un affreux cri, tombe en arrière, rechoit dans l'inertie du sommeil. Toutes les figures, dans l'ombre, ont repris leur immobilité.

Long silence.

Le jour vient.

Peu à peu, Pierrot sort des profondeurs de son cauchemar.

Ah! il se souvient! Quelle épouvante!

Mais il se hasarde à regarder autour de lui.

« Hein? Comment? Ah! bah! Des figures de cire! » Il n'a pas été jugé? Il n'a pas subi

la torture ? Il reprend son audace, (ah ! ah ! ah !) rit au nez des gendarmes, tire la perruque des juges, lève la jupe de la reine, et se tord de joie d'être vivant et sauvé.

Mais, diantre, il a fait un mauvais coup ! il faut se mettre en sûreté.

Il s'en va vers la porte...

Il se trouve en face de l'Agent de la sûreté, que suit une foule enragée.

Et l'Agent arrête Pierrot au milieu des huées de la foule, qui voudrait faire un mauvais parti à l'assassin.

Mais Maravilha, suivie bientôt de Frisselis, se précipite vers Pierrot, l'embrasse tendrement, jure qu'il n'est pas coupable.

Frisselis pleure à chaudes larmes, à cause de l'amour de Maravilha pour Pierrot, et surtout à cause de la douleur qu'elle éprouve. Ah ! s'il pouvait se sacrifier pour elle !

A ce moment, un gardien de la paix amène Léocadie Triplier, marchande à la toilette et patronne de l'hôtel.

— Voilà bien le coupable, n'est-ce pas? dit l'Agent de la sûreté.

La marchande répond :

— Pas du tout !

Stupéfaction heureuse de Pierrot, joie de Maravilha. Mais l'agent n'est pas convaincu.

Pourtant la marchande (Frisselis écoute ce récit) affirme qu'elle a bien vu, de sa fenêtre, passer l'assassin ; il avait un mac-farlane, un cache-nez, un chapeau rond. (Frissselis, à chaque

description, voit chaque objet décrit, sur la chaise où Barnum neveu a placé les vêtements tombés du vitrage).

Mais les affirmations de la marchande ne persuadent pas l'Agent. Elle radote, elle n'a rien pu voir dans l'ombre. Le coupable, c'est Pierrot! (Frisselis, en emportant le chapeau, le cache-nez, le mac-farlane, disparaît derrière le socle de l' « Assassinée au fond de la mer ») et l'Agent ordonne d'emmener celui qu'il accuse.

Mais Frisselis reparaît de l'autre côté de la figure couchée : il a endossé le pardessus gris, où l'on voit encore du sang, il a le cache-nez autour du cou, il s'est coiffé du chapeau rond.

— L'assassin ! le voilà! dit la marchande.

Surprise universelle. Maravilha s'écarte avec horreur du petit Frisselis. Celui-ci voudrait bien lui expliquer qu'il se sacrifie pour elle.....

Seul l'Agent de la sûreté conserve des doutes, et, obligé d'arrêter Frisselis, se promet de surveiller Pierrot.

Or, la foule, par un brusque revirement, s'empresse autour du Docteur Blanc, le complimente, lui serre la main.

Congratulé par tout le monde, cajolé par Maravilha, si heureuse, il se piète et se carre! pour comble de bonheur, l'illustre Barnum lui offre de signer un engagement.

Et il déploie une affiche où on lit :

TOURNÉES BARNUM NEVEU

Bruxelles, Vienne, Constantinople.

Moscou, Saint-Pétersbourg.

NIJNI-NOVGOROD

Pékin, Yeddo.

Pierrot signe avec joie. S'expatrier ! Quelle chance ! Et les félicitations de la foule redoublent. On le porte en triomphe. Il est royal et superbe. Marche triomphale parmi les acclamations et les gestes enthousiastes.



V

LE RÊVE DE FRISSELIS

C'est dans la prison. Frisselis est au secret. Au fond, en face, une seule fenêtre, peu haute, grillée de trois barreaux assez minces. Une petite table, un lit de sangle, très bas, une porte au fond, à gauche. On a préparé une table et des sièges pour le magistrat qui viendra interroger l'accusé ; car, malade, il est trop faible pour être conduit chez le juge.

Frisselis songe silencieusement et désespérément.

Un gardien met sur la table le repas du prisonnier.

Frisselis n'y prend pas garde. Le gardien se retire. Bruit de clef dans la serrure.

Frisselis, seul, pleure.

Voilà trois jours qu'il est enfermé dans cette prison.

Mais la douleur ne lui vient pas d'être entre ces murs. Non! il souffre parce qu'il aime ! parce qu'il ne reverra plus celle qu'il aime si tendrement. Mélancolie amoureuse vers la chère Maravilha perdue!

Ah! s'il pouvait s'évader! pour l'aller rejoindre!

Au-delà de cette fenêtre, il y a un chemin de ronde, où va et vient une sentinelle. Se glisser, ramper, ce serait possible. Mais la sentinelle épaule... Pan! pan! N'importe, sauter, se rompre les reins, fuir... et revoir Maravilha.

Hélas! ces barreaux sont solides.

Il essaie de les ébranler. Vains efforts. S'il avait une lime! Zzi! zzi! zzi! Mais non, aucun outil de salut.

Ah! le petit canif qu'il a caché dans son chapeau! La lame se rompt.

Allons, nul espoir.

La nuit vient peu à peu.

Il dormira, s'il peut dormir. Il dispose avec colère son petit lit, ce lit où il ne dormira pas avec sa Maravilha bien-aimée.

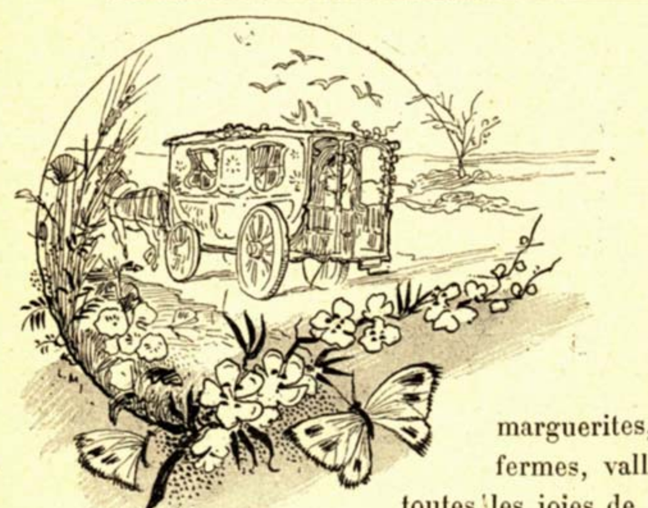
Mais il entend, du côté de la porte, un bruit menu; il s'agenouille pour écouter de plus près. Il gratte vivement avec ses ongles; un peu de planche cède et s'effritte, et, par l'étroite ouverture, entrent les souris blanches de Frisselis, avec leur petit ruban rose au cou, et leur petit chapeau de clown.

Ah! les bonnes petites bêtes! elles ne l'ont pas oublié! elles l'ont suivi! elles ont réussi à le retrouver! Il les prend et les caresse, il les baise, il les porte sur la petite table. Elles doivent être bien lasses! elles doivent avoir bien faim! Il prend le pain que le gardien lui a apporté, il l'émiette pour donner à manger aux bestioles; et, un instant, il s'amuse des mines qu'elles font. Mais il voit deux petites souris qui, tout en grignottant, se baisent au museau...

Ses tristes pensées le reprennent. Maravilha! Maravilha! Il s'étend sur le lit. La souvenance de Maravilha s'alanguit dans sa pensée tandis qu'il s'ensommeille. En même temps les souris sont descendues de la table; elles traversent la scène, grimpent au mur, se cramponnent aux barreaux, commencent à les ronger. On entend zzi! zzi! zzi!

Frisselis tourne la tête à cause de ce bruit. Il a cru que l'on limait les barreaux! non, il est fou, il s'endort.

Alors c'est le :



Rêve de Frisselis

Le fond du théâtre, à gauche, s'est ouvert. On voit, très au lointain, toute petite, la roulotte de Maravilha. Elle est en marche. Elle est couverte de fleurs, avec des colombes qui jouent sur le toit. Et, devant Maravilha toute petite, Frisselis se voit lui-même tout petit. Ils sont amoureux, ils sont heureux. Ils mangent des cerises, les lèvres près des lèvres. Ils interrogent des marguerites, et, la voiture marchant, le paysage se déroule : fermes, vallons, collines, routes fleuries d'aubépines... et toutes les joies de ce songe, on les retrouve sur la face de Frisselis endormi ! « Maravilha » soupire-t-il quand les deux petits amants, là-bas, se baisent sur les lèvres. Il s'est soulevé ! Il tend les bras ! mais la lointaine image se brouille, s'éteint, s'efface, disparaît. Frisselis sommeille mélancoliquement.

Un silence. On n'entend que le bruit : zzi ! zzi ! zzi ! des souris aux barreaux de la fenêtre. Et le jour vient peu à peu.

Brusquement, la porte s'ouvre, et c'est la pleine lumière.

Entre deux gardiens qui se tiennent debout, près de l'entrée, s'avancent, après l'Agent de la sûreté, le juge d'instruction et le greffier ; et Frisselis s'éveille en sursaut.

Pendant que le greffier s'installe et dépose, sur la table où il écrira, les pièces de conviction, le Juge dit à l'Agent en désignant Frisselis : C'est lui, l'assassin?

L'AGENT

Hum! J'ai mon idée! pour moi, le vrai coupable, c'est Pierrot. Mais interrogez l'accusé.

LE JUGE

(*A Frisselis*).

Avancez!

Après un mouvement de peur, à la pensée de la guillotine, Frisselis reprend courage. Il se sacrifiera jusqu'au bout, pour l'amour de Maravilha.

LE JUGE

C'est vous qui avez tué la femme au visage pâle?

FRISSELIS

Oui! oui! oui! c'est moi!

LE JUGE

Pourquoi?

Frisselis ne sait que répondre.

LE JUGE

Pour la voler?

FRISSELIS

Oui! oui! c'estcela! pour la voler! pour la voler!

LE JUGE

Mais qu'avez-vousvolé?

Frisselis reste embarrassé.

LE JUGE

De l'argent?

FRISSELIS

Oui!

LE JUGE

Non ! cette femme n'avait pas d'argent.

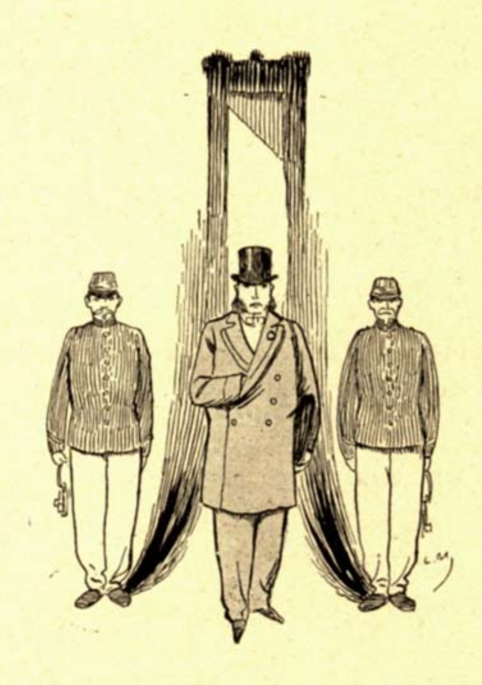
Frisselis demeure interdit.

LE JUGE

Des bijoux, peut-être?

FRISSELIS

Oui! oui! oui! pas de l'argent, elle n'enavaitpas. Des boucles d'oreille, des bracelets. C'est cela! C'est cela!



LE JUGE

Eh! bien, où sont-ils?

Frisselis ne trouve rien à dire. Sur un signe du juge, les agents fouillent l'accusé. On lui retourne ses poches, rien.

LE JUGE

Alors?

FRISSELIS

Je vais vous dire! J'ai pris les bijoux... Mais j'ai perdulatête...et, enfuyant je les ai jetés...

LE JUGE

Où?

FRISSELIS

Ah! j'ai oublié!

Le Commissaire s'est penché vers le juge : « Que vous avais-je dit ? — En effet », répond le juge.

LE JUGE

(*A Frisselis*).

Mais avec quelle arme avez-vous tué?

Frisselis, après un instant de réflexion, ramasse son canif brisé aux barreaux et le montre au juge. Il a tué avec ce canif! C'est pour cela que le canif est rompu.

LE JUGE

Non, c'est ce couteau qui a frappé.

Et il prend l'énorme coutelas sur la table des pièces à conviction.

FRISSELIS

Ah! oui! oui! c'est vrai, c'est avec ce couteau! j'avais oublié! je me souviens! pas avec le canif! On ne tue pas avec un canif. Avec ce couteau! c'est bien mon couteau! C'est bien lui!

Le juge hausse les épaules, puis à l'agent : « D'ailleurs, nous allons bien voir ».

Un des agents fait entrer un témoin. C'est le monsieur au mac-farlane gris, qui a été dépouillé par Pierrot. Le greffier lui montre le mac-farlane, le chapeau rond, le cache-nez.

LE MONSIEUR AU MAC-FARLANE GRIS

Je les reconnais! ils sont à moi!

LE JUGE

Vous en êtes sûr ?

LE MONSIEUR AU MAC-FARLANE GRIS

Absolument !

LE JUGE

Et qui vous les a pris ? Ce jeune homme qui est là ?

LE MONSIEUR AU MAC-FARLANE GRIS
(*en éclatant de rire*).

Ce gringalet ? ce mioche ! pas du tout !

FRISSELIS

Si ! si ! c'est moi ! Je vous dis que c'est moi.

LE MONSIEUR AU MAC-FARLANE GRIS
(*en se tordant*).

Mais je l'aurais renversé du souffle, un pareil gamin.



Frisselis veut prouver qu'il est très robuste et bien capable de voler un homme. Il retrousse ses manches, offre le combat, mais, d'une poussée, le témoin l'envoie rouler sur le grabat. Puis, se tournant vers le juge :

LE MONSIEUR AU MAC-FARLANE GRIS

Celui qui m'a attaqué, c'est un homme tout blanc, en blouse blanche, en manches longues.

L'agent ne se sent pas de joie, d'avoir pensé juste. Le juge d'instruction le complimente.

Frisselis sanglote sur son lit, mais, dès que le témoin est sorti, il se jette vers le juge d'instruction.

FRISSELIS

(*A genoux*).

De grâce ! de grâce ! croyez-moi ! je vous supplie de me croire ! C'est moi l'assassin. Ce n'est pas Pierrot ! non, ce n'est pas Pierrot ! C'est moi! c'est moi qui ai tué, pour voler.

Cependant, le juge d'instruction ayant donné l'ordre de faire comparaître Pierrot, l'Agent lui explique que le coupable a quitté la France avec Barnum-neveu. Il montre l'affiche qui indique l'itinéraire : « Bruxelles, Vienne, Constantinople, Moscou, Saint-Pétersbourg, Nijni-Novgorod, Pékin, Yeddo » et sollicite l'ordre de poursuivre Pierrot. Cet ordre, avec un mandat d'amener, lui est remis par le juge qui s'éloigne, en vain supplié par Frisselis ; et Frisselis, ensuite, se précipite aux genoux de l'Agent.

L'AGENT

(*un peu attendri*).

Toi, petit, je te devine. C'est l'amour qui t'a tourné la tête ! reste ici, en attendant que Pierrot soit pris.

Et il sort, et la porte se referme, et Frisselis est seul.

C'est effrayant, ce qui arrive. On suivra Pierrot, on le retrouvera, on le prendra, et Maravilha mourra de chagrin.

Ah! s'il pouvait s'échapper, lui, prévenir Pierrot, lui dire de s'enfuir, de s'enfuir encore plus loin!

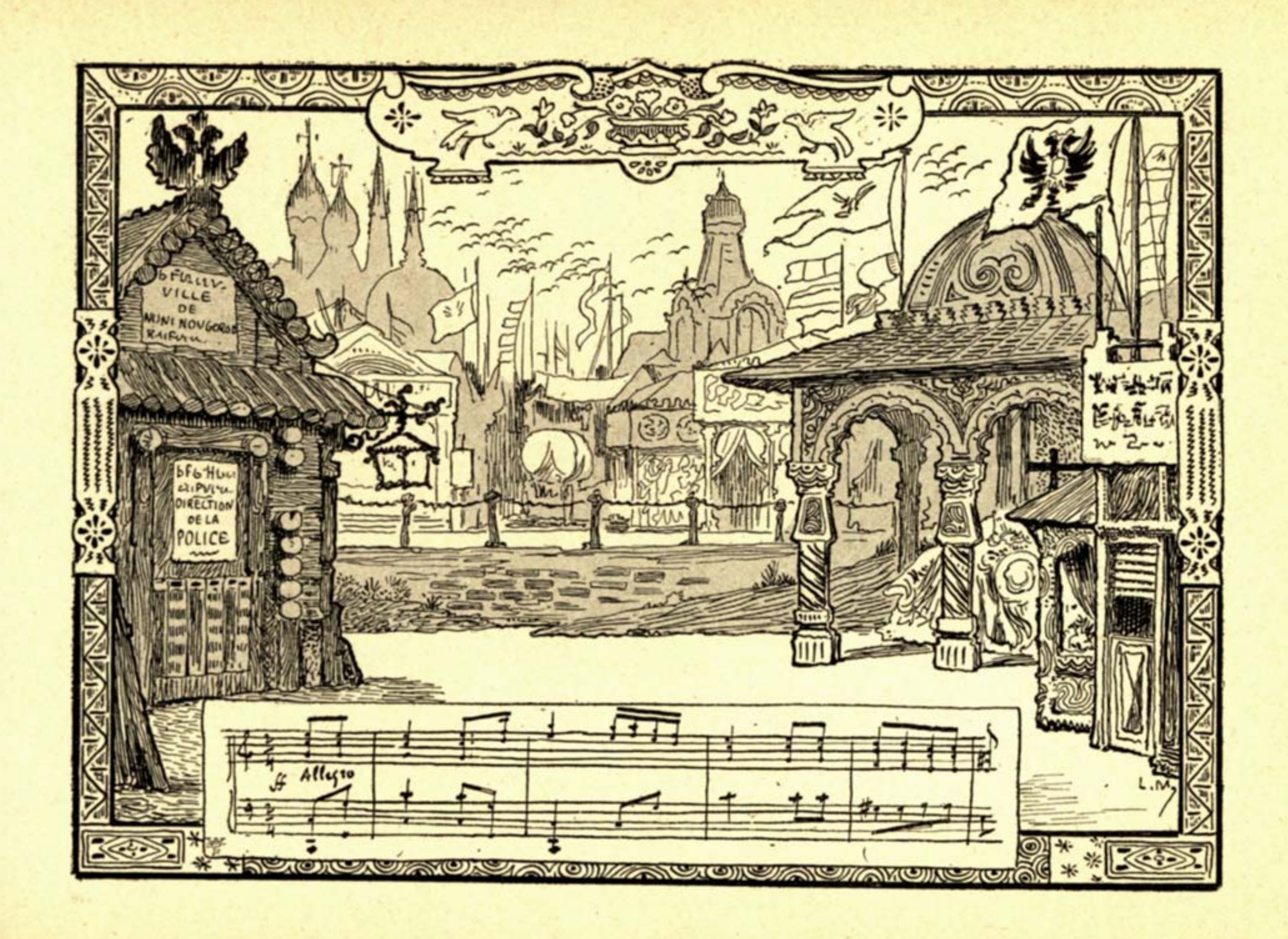
Mais, sortir d'ici, ce n'est pas possible, pas possible!

Oh! les maudits barreaux!

Il les secoue encore. O miracle, un barreau cède, rompu, et un autre. La fenêtre entr'ouverte, la voie de l'évasion est libre.

Mais, par quel prodige ?...

Il voit les rats!... Oh! les braves petites bêtes! Pendant qu'il dormait, elles ont rongé les barreaux. Zzi! Zzi! Zzi! Il les baise, les met sur son cœur, et il grimpe, et il s'échappe! Mais, brusquement, deux coups de feu. La toile descend très vite.


VILLE
DE
NIJNI NOVGOROD
DIRECTION
DE LA
POLICE
Allegro
L. M.

V

LA FOIRE DE NIJNI-NOVGOROD

Au loin, Nijni-Novgorod, rousse et sombre, sur la hauteur.

Saltimbanques chinois. Lutteurs tartares. Cosaques. Lapons. Samoyèdes. Tziganes. Juifs sordides. Barines éclatants. Danses. Combats d'ours. Envolement d'oiseaux. Rixes entre ivrognes. Duel pour une fille tzigane, interrompu par des danses encore.

Parmi la foule,— tout au commencement de l'acte, — l'Agent de la sûreté, deux policiers français, travestis en circassiens, se sont arrêtés, à gauche, devant une grande porte cochère, où se tient une sentinelle russe. Au dessus de la porte, et des deux côtés, des inscriptions en langues diverses : russe, française, allemande, hébraïque, chinoise ; l'inscription en lettres françaises, dit :

VILLE DE NIJNI-NOVGOROD

Direction de la Police.

Les trois français se sont d'abord orientés; ils ont aperçu l'inscription, ils sont entrés dans la maison, leur passage a été très rapide parmi le tumulte.

La fête continue, plus brillante, plus violente, plus éclatante. Tous les costumes sont de couleurs très franches, telles que le rouge vif, le jaune d'or, sur des fonds mats; de même la ville et les baraques exotiques du bazar ne doivent présenter que des aspects nets et secs; aucune blancheur, rien de gris, pas de nuances.

Voici arriver parmi la fête le petit Frisselis.

Il est en guenilles, les pieds nus : il a tant marché depuis qu'il s'est évadé après avoir échappé aux coups de feu de la sentinelle, depuis qu'il cherche Maravilha et Pierrot, pour les prévenir que la justice Française est aux trousses de l'assassin! Il mendie de groupe en groupe, lamentable ; mais si joli encore. Il ne se borne pas à mendier, il s'informe, à un Chinois.

FRISSELIS

Avez-vous vu un illustre Docteur, blanc! aux longues manches! qui fait tourner les tables, magnétise, évoque les morts?

— Non, dit le Chinois.

Et Frisselis s'informe à d'autres, mendie aussi. — L'Agent de la sûreté ressort de la maison de police, suivi d'un fonctionnaire russe. Le fonctionnaire approuve. Toute la police de Nijni-Novgorod est aux ordres du policier français. L'Agent dit à ses hommes : « allons, en chasse ! » et bouscule en s'éloignant le petit Frisselis qui lui demandait l'aumône.

Or, Frisselis, d'un coup d'œil, a reconnu l'homme chargé d'arrêter le Docteur Blanc. — Il frissonne, non pour Pierrot, mais pour Maravilha ! Le criminel est poursuivi. On sait sans doute qu'il est ici ! Oh ! le prévenir ! le prévenir ! Mais où le trouver ?

Frisselis va, vient, s'informe encore, sort un instant...

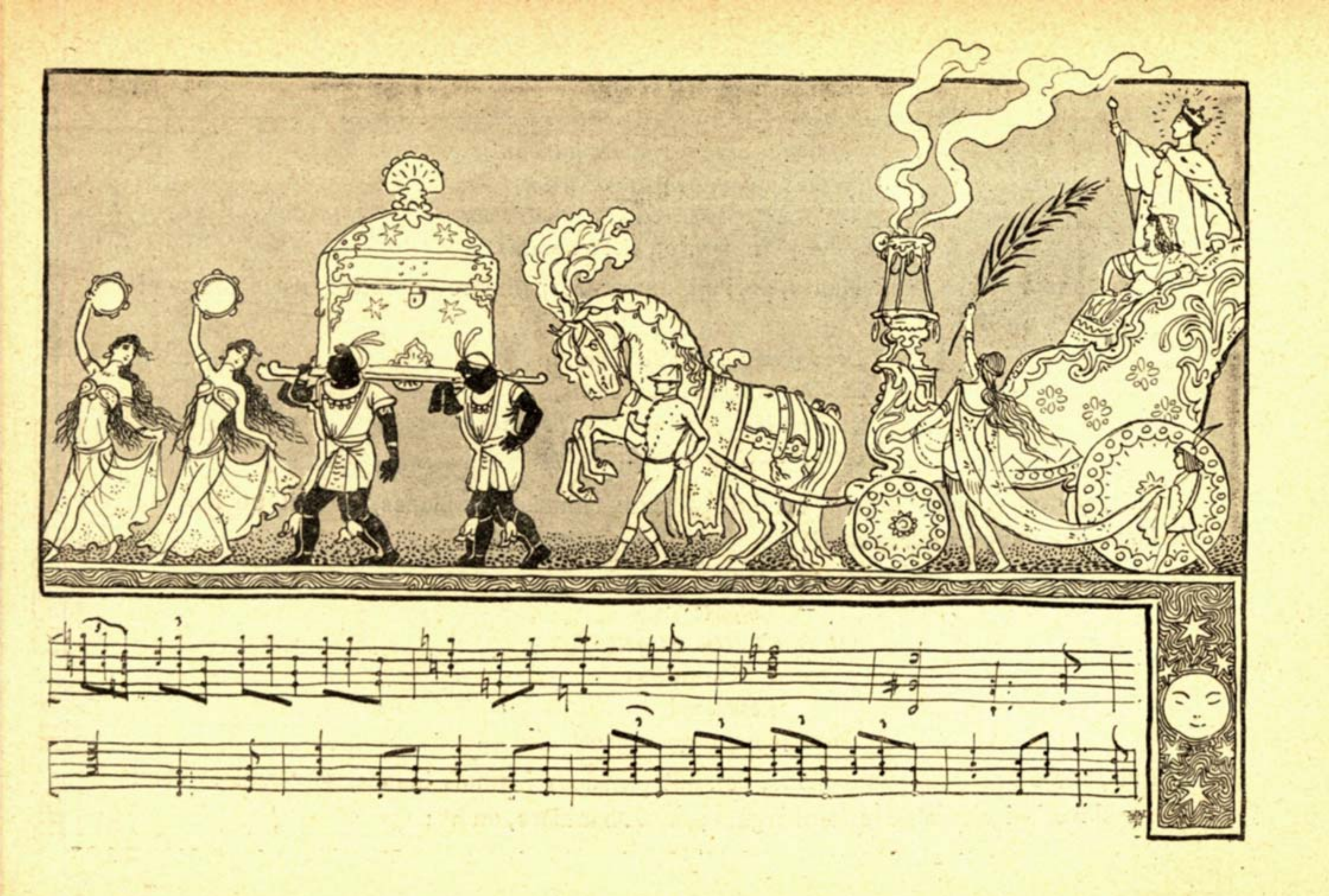
Tout à coup, un terrible et joyeux bruit de trompettes, au loin, à droite. La foule se précipite, refoulée par une autre foule qui arrive en courant et en criant comme devant l'approche d'un roi.

Marche triomphale de Pierrot développée jusqu'à l'énorme.

Après une troupe de sonneurs de trompettes, habillés et coiffés de blanc, des bêtes fabuleuses, tout harnachées de blanc et d'argent, sont menées par des serviteurs habillés de blanc.

On voit d'abord deux géants, vêtus en heyduques, mais tout blancs, qui élèvent une bannière d'étoffe d'argent ; arrivés devant le public, ils la tournent, on lit :





Quel est le plus grand des humains ?
C'est le Docteur couleur de neige,
Par qui le mal s'acharne ou la douleur s'abrège
Selon qu'il ouvre ou clôt les mains.

Puis deux Persans, tout blancs, portent une autre bannière argentée ; ils la tournent vers le public ; on lit :

Des Syracuse aux Sodomes,
Des Copenhagues aux Tiflis,
Quel est le plus fameux des hommes ?
C'est le Docteur couleur de lys.

Puis, sur un dragon d'argent, conduit par deux chinois tout blancs, on voit un bloc de jade blanc ; sur une bannière on lit :

Pierre de la Lune
offerte
AU DOCTEUR BLANC
Par le Fils du Ciel
Ressuscité
Douze jours après sa mort.

Puis, sur un petit éléphant blanc, conduit par deux Siamois blancs, sont assises deux belles esclaves mi-vêtues de tulles d'argent ; sur la bannière, on lit :

Princesses
offertes en mariage
AU DOCTEUR BLANC
Par le roi de Siam,
Guéri d'une taie sur l'œil,
Grâce aux lunettes inventées
Par
le
DOCTEUR BLANC

Puis, sur un pavois, que quatre nègres, en blanc eux aussi, chancelants, titubants, ont peine à soutenir, un coffre d'argent, énorme ; la bannière dit :

Ce coffre
ne contient que la
millième partie des tabatières, croix et autres joyaux,
dont tous les souverains du monde
ont récompensé
Le DOCTEUR BLANC

Et enfin, dans une énorme voiture, qui est à la fois un carrosse de Mangin et un char de triomphateur royal, — tout est blanc ! — apparaissent, parmi des panaches blancs et des lauriers d'argent, Pierrot et Maravilha, superbes et radieux, elle toute vêtue de perles, lui en habit de Pierrot, mais les épaules chargées d'un manteau d'hermine et couronné d'un diadème

de perles. Autour d'eux, dans des cassolettes d'argent, des feux de bengale blancs, et sur le fronton du char, parmi les lauriers et les panaches, on lit :

Quel est celui que l'on vénère
Et que l'on adore en tremblant?
Qui donc est formidable, et qui donc débonnaire?
Le docteur Blanc! Le docteur Blanc?

Et le char s'arrête au milieu du cortège immobile. C'est une grande vision de blancheurs argentées et rayonnantes, baignées de lumière électrique blanche.

La foule, aux couleurs brutales, reculée à droite et à gauche, fait ressortir l'éblouissement du blanc.

Alors, dans le silence émerveillé de tous, tandis que Pierrot se carre, ayant Maravilha appuyée à son épaule, deux serviteurs chamarrés d'argent déroulent une longue pancarte où on peut lire successivement :

Réjouissez-vous,
peuple de Nijni-Novgorod,
et vous aussi,
étrangers accourus dans cette noble ville,
Car le
DOCTEUR BLANC,
pour de misérables sommes,

guérit toutes les maladies
de l'humanité.
Par lui, les aveugles voient,
les sourds entendent,
et les paralytiques
dansent la tarentelle.

La pancarte cesse de se dérouler. Quelques personnes, dans la foule, se permettent de douter des miracles annoncés.

UN VIEUX JUIF

Tarara! Tu es capable de faire marcher droit les boiteux?

LE DOCTEUR BLANC

Oui.

UN MOUJICK

Et de redresser les tordus?

LE DOCTEUR BLANC

Oui.

LE JUIF

Allons donc!

LE DOCTEUR BLANC

Vous doutez ? je veux vous convaincre.

Sur un signe de Pierrot, sortent de derrière la voiture, deux paralytiques, à gauche, deux paralytiques, à droite, deux femmes et deux hommes; ils marchent sur des béquilles et se traînent à peine et sont vêtus de loques très sombres.

LE DOCTEUR BLANC

Tâtez-les! assurez-vous qu'ils sont infirmes, en effet!

Les paralytiques, que tâtent les gens de la foule, défaillent, se tordent de douleur; ceux à qui l'on retire leurs béquilles tombent de tout leur long, le public commence à être très intéressé. Alors, le Docteur blanc s'avance; il a pris, dans sa voiture, un vaporisateur énorme; il arrose les quatre infirmes; et les paralytiques, soudain redressés, leur défroques jetées au vent, sont deux clowns et deux clownesses, ceux-ci tout verts, celles-là toutes rouges, qui dansent une danse extravagante, sur le fond blanc du cortège, se disloquent, se roulent, font le saut périlleux, et vingt tours d'acrobatie applaudis avec fureur par la foule enthousiaste.

Cependant, sur une grande affiche déroulée par Maravilha, on peut lire :

Grande Fête Offerte par le DOCTEUR BLANC

A neuf heures très précises

Résurrection
de
toutes les
belles dames
du
temps passé

—



On verra :
Eve, Salomé,
Hérodias,
Flora,
Messaline,
etc. etc.

—

Prix d'entrée : deux roubles par personne.

Prenez vos billets !

Et les trompetttes sonnent, plus triomphales.

Une partie de la foule se retire, trouvant le prix des places trop cher.

Mais les barines, les riches étrangers s'empressent devant les serviteurs blancs qui distribuent les billets.

Et Pierrot, plein de joie, embrasse Maravilha ravie.

Mais tout à coup arrive Frisselis, en courant. Ah! enfin, il a trouvé Pierrot.

Il lui fait signe et l'appelle.

Pierrot l'aperçoit, le reconnaît, s'inquiète, ne veut pas descendre.

Mais sur un signe de Frisselis : « Il le faut, ou on te coupera la tête », il s'approche. Maravilha, occupée à distribuer des billets de l'autre côté du char, n'a rien vu.

FRISSELIS

— L'agent de la sûreté est ici! Il te poursuit, il est allé à la Direction de la police, on l'a autorisé à t'arrêter; tu es perdu, si tu ne disparais pas!

PIERROT

Aïe!

Et il tremble de tous ses membres. Eh bien oui, il fuira; et... il va remonter sur le char.

FRISSELIS

Tu es fou! Fuir avec un pareil cortège? il faut t'échapper seul, en cachette.

PIERROT

Tu as raison.

Et il va s'esquiver sournoisement, mais il se trouve en face de deux policiers français, en costumes circassiens; il se tourne instinctivement pour fuir de l'autre côté, mais il rencontre l'Agent de la sûreté, en costume circassien aussi, suivi de deux policiers russes, et qui montre le mandat d'amener remis par le juge d'instruction. Pierrot est pris des deux parts, il perd la tête, ses jambes flageolent.

Pendant ce temps, Maravilha s'est enfin aperçue de ce qui se passe; pleine d'angoisse, elle se penche.

Frisselis la voit, tend les mains, extasié, s'agenouille presque.

Cependant Pierrot a repris quelque assurance. Que lui veut-on? Il n'a rien à craindre. Il est illustre; un peuple l'acclame! D'ailleurs, il n'a pas commis de crime.

L'AGENT

Eh bien! donne une preuve de ton innocence.

PIERROT

Une preuve!

Pierrot songe qu'il a tout intérêt à gagner du temps; il trouvera peut-être le moyen de s'échapper, il dit : « Eh! bien oui, je donnerai une preuve. »

LE COMMISSAIRE

Laquelle?

PIERROT

Vous verrez ! Ce soir, à neuf heures, je donne une fête, venez-y et je vous prouverai que je n'ai pas tué, que ma conscience est blanche comme l'habit que je porte !

LE COMMISSAIRE

Ce soir, à neuf heures ! Reste donc libre, jusqu'à ce soir. Joie de Pierrot, qui espère s'esquiver.

LE COMMISSAIRE

D'ailleurs, nous ne te quitterons pas d'une semelle.

Ceci plaît moins à Pierrot.

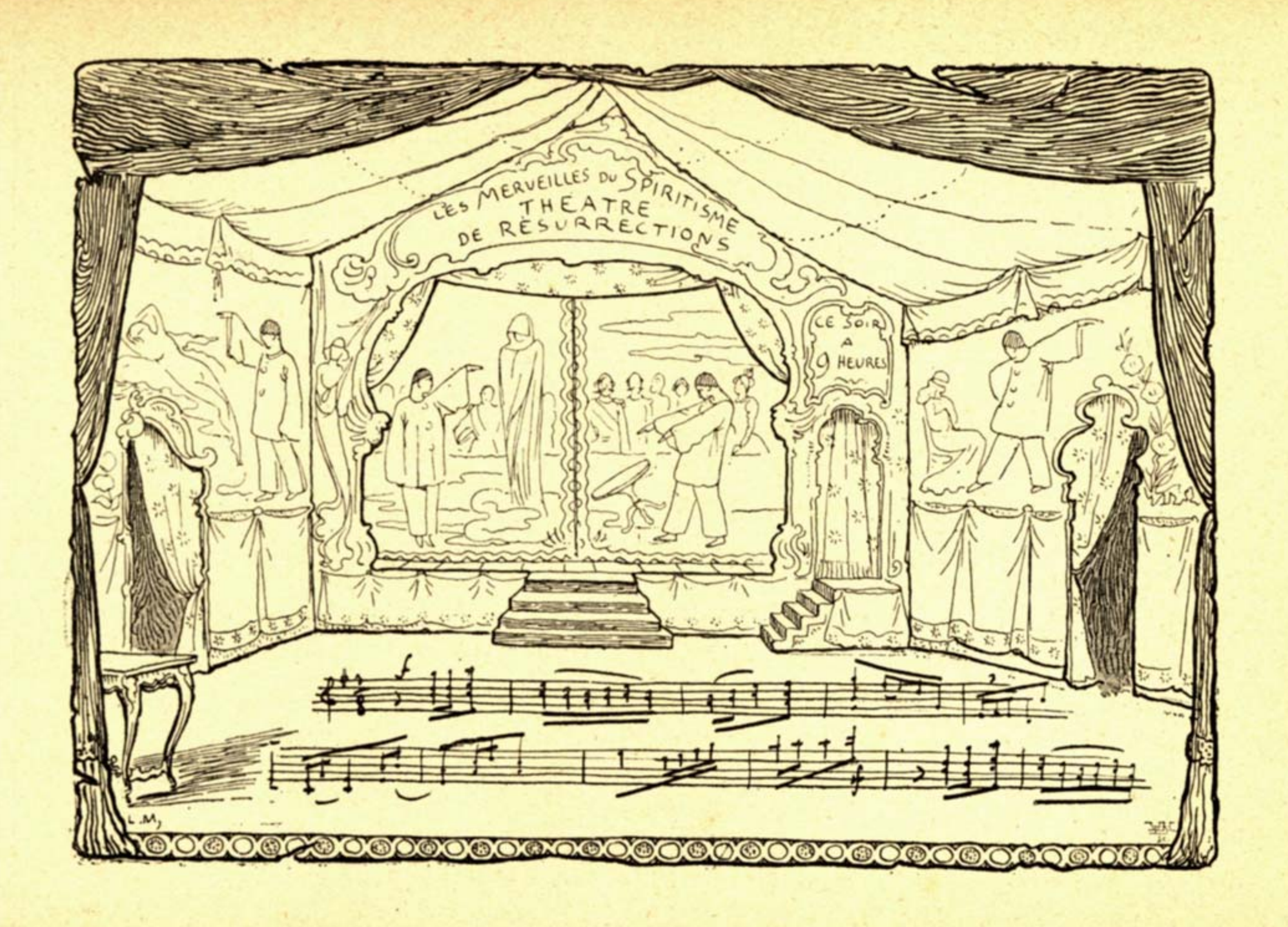
Affreusement inquiet, il remonte dans le char, où il ne répond pas aux questions de Maravilha, et le cortège se reforme. Les policiers français suivent le Docteur blanc.

Trompettes retentissantes.

Toute la foule suit le cortège.

Frisselis reste seul.

Quand il n'y a plus personne, il tombe lentement sur les deux genoux et prie à voix basse pour sa chère Maravilha.


LES MERVEILLES DU SPIRITISME
THEATRE
DE RESURRECTIONS
CE SOIR
A
9 HEURES

VII — VIII — IX — X

VII

LA BARAQUE BLANCHE

C'est l'intérieur de la somptueuse baraque de Pierrot, déjà éclairée pour la représentation du soir.

Elle est toute blanche, avec des broderies d'argent; on voit, blanc d'argent sur blanc mat, Pierrot faisant tourner les tables, Pierrot magnétisant des femmes, Pierrot évoquant des morts.

Au fond, entre deux portes blanches qui donnent accès dans les coulisses, s'élève un petit théâtre aux rideaux blancs. C'est surtout sur ces rideaux que l'on voit le Docteur blanc faisant sortir les défunts de leurs tombes.

Sur le fronton du théâtre, on lit :

Les Merveilles du spiritisme

Théâtre

DES RESSURÉXIONS !!!

et des deux côtés de la scène :

CE SOIR A 9 HEURES

Représentation extraordinaire.

ADAM ET EVE

DANS

Le Paradis Terrestre

SALOMÉ

A la Cour du Roi

HÉRODE

Un escalier de quatre marches permet de descendre de la petite scène du fond sur le théâtre.

Deux autres escaliers l'un à droite, l'autre à gauche, descendent du dehors dans la baraque.

A droite et à gauche, des rangées de bancs aux housses blanches, aux crépines d'argent, sont disposées pour les spectateurs.

Cà et là, des coffres, une table basse chargée de perruques, de masques, d'accessoires. Au lever du rideau, les serviteurs de Pierrot, les comparses de son spectacle, ceux-ci sur le petit théâtre, ceux-là sur le vrai théâtre, préparent la représentation.

Les uns lancent des costumes, costumes de scène, costumes de déesses et de rois, tirés des coffres, aux autres qui les reçoivent et les emportent.

Brusquement, Pierrot, éperdu, entre par l'escalier de droite.

Son visage est crispé d'effroi.

Maravilha le suit, l'interroge, mais il ne répond rien et se jette sur un siège à gauche, repousse du bras les coiffures, les masques, les perruques qui encombrent la petite table, s'y accoude et songe, les pouces aux dents, les yeux écarquillés d'épouvante...

Maravilha veut encore lui parler. Au lieu de répondre, il se lève, tire d'un petit coffre, la bouteille d'absinthe et boit à même, et se rassied et boit encore, pareil à un fou.

Maravilha, effrayée enfin, appelle les serviteurs et l'on s'empresse autour de lui.

Mais il se dresse, dans une effroyable colère, les injurie, les pousse, les chasse.

Ils s'enfuient par les petites portes des deux côtés du théâtre. Il reste seul.

Il se mord les doigts.

Que faire ?

Ce soir, à neuf heures, la police va venir..... on le prendra... on le guillotinera.....

Oh !

Il montre le poing à la bouteille.

Ah ! canaille, c'est toi qui es cause de tout... C'est toi qui m'a conseillé de tuer.

Et, d'un coup de poing, il l'écrase.

Comme au second tableau, apparaît une petite poupée remuante, et parlante, le démon de l'absinthe, l'Ame verte ; la scène est devenue toute sombre.

L'AME VERTE

Comment, lâche Pierrot, tu oses te plaindre de moi, qui t'ai fait riche et illustre ?

PIERROT

Oui, mais grâce à toi, on me coupera le cou ! la police va venir, à neuf heures !

L'AME VERTE

La police va venir ? Tant mieux. Tu lui a promis la preuve que tu n'es pas coupable ? Donne la lui.

PIERROT

Eh! comment?

L'AME VERTE

Te voilà embarrassé pour bien peu de choses! Tu es fameux par toute la terre pour éveiller les morts de l'éternel sommeil? Eh bien, celle que tu as tuée, oui, ta femme, évoque-la et qu'elle vienne témoigner pour toi.

PIERROT

Qu'est-ce que tu veux dire?

L'AME VERTE

Ce que je veux dire? voici : là, sur ton théâtre, fais apparaître Maravilha, ou quelque autre, sous la forme spectrale de ta victime, on la prendra pour le fantôme de la morte, et, quand elle t'aura salué de la main et souri des yeux, tout le monde sera convaincu de ton innocence.

PIERROT

Oui! oui! tu as raison! C'est une idée, une idée excellente!... Mais, moi, évoquer celle que moi-même...

L'AME VERTE

Bon! de quoi as-tu peur? Crains-tu que ta femme, véritablement, ne surgisse elle-même?

Va, va, les assassinées dorment bien et ne se relèvent pas à la voix de leurs meurtriers. D'ailleurs, si le cœur te manque, achève la bouteille; c'est dans la dernière goutte que l'on boit la suprême audace.

L'Ame Verte disparaît; la bouteille se reforme. La lumière est revenue.

Pierrot hésite un instant.

Mais il empoigne le flacon, le vide, et se résout, dans un emportement d'ivresse!

Il appelle Maravilha, et tire d'un coffre un linceul blanc, un long voile noir.

PIERROT

(*à Maravilha*)

Prends cela, et mets le linceul sur ton corps, mets le voile sur ta tête.

MARAVILHA

Oh! pourquoi?

PIERROT

Tu apparaîtras avec la ressemblance de celle qu'on m'accuse d'avoir tuée! et tu diras que l'assassin ce n'est pas moi!

Elle refuse. Elle ne veut pas commettre un tel sacrilège.

Scène ardente, où Pierrot supplie, menace, dit que c'en est fait de sa vie si elle n'obéit pas. Il va jusqu'à lui avouer que c'est lui qui a assassiné Mme Pierrot; et il est perdu si elle ne se décide pas à l'horrible stratagème. Ah! je t'en prie!.. Et je le veux!

Hélas! qu'a-t-elle appris? son amant est un meurtrier! Dans une affreuse perplexité, elle ne sait à quoi se résoudre. Et lui, tantôt plus suppliant, tantôt plus terrible, il va l'égorger si elle n'obéit pas, ou il se traîne à deux genoux, en la conjurant de le sauver.

Mais voici que les spectateurs arrivent.

Il la pousse, par l'une des petites portes, vers le théâtre!

« Je le veux! »

Il la pousse, elle disparaît.

Allons! elle obéira! elle obéira! se dit Pierrot, et dans l'assurance du prochain salut, il se hâte vers les arrivants, s'incline, complimente, charlatan à la fois et hautain grand seigneur.

D'ailleurs, une espérance : l'agent de la sûreté n'est pas encore venu. S'il ne venait pas!

Puis, quand les spectateurs ont pris place, il se dresse dans le grand silence, au milieu du théâtre qui est devenu presque obscur.

Geste magique de l'évocation.

Musique grave et funèbre.

Puis, tout à coup, musique heureuse et radieuse; et, les rideaux de la petite scène s'étant écartés, on voit:

VIII

ADAM ET ÈVE



DANS LE PARADIS TERRESTRE

Les rideaux se referment. La lumière revient. Enthousiasme des spectateurs. Mais l'agent de la sûreté vient d'entrer, avec ses hommes. Pierrot (oh ! pourvu que Maravilha consente à jour le rôle de la morte !) Il s'empresse autour d'eux, leur offre les meilleures places...

PIERROT

La preuve? Oui! oui! dans un instant? Vous l'aurez! Asseyez-vous, de grâce!

Le théâtre redevient obscur.

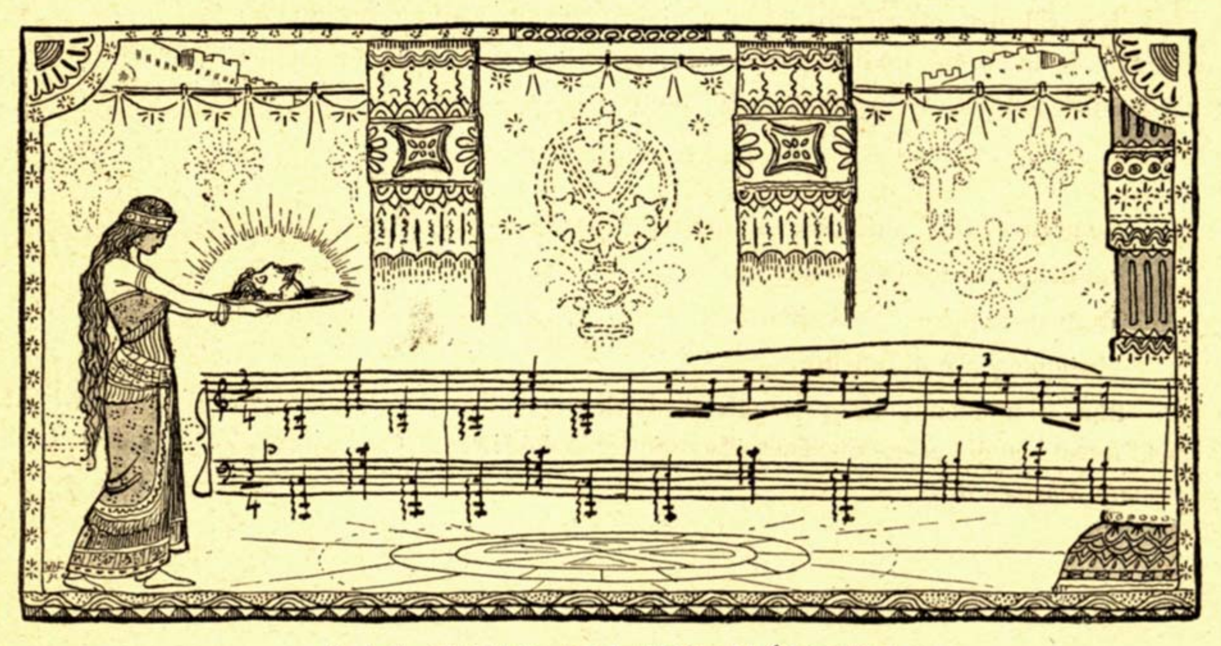
Geste magique de l'évocation.

Musique grave et funèbre.

Puis, tout à coup, musique tendre et délicieusement exotique, — au grand désapointement de Pierrot ! Quoi ? est-ce que Maravilha refuserait d'obéir? — et, les rideaux de la petite scène s'étant écartés, on voit :

IX

SALOMÉ



A LA COUR DU ROI HÉRODE

Les rideaux se referment. La lumière revient. Enthousiasme des spectateurs. Mais l'agent de la sûreté est furieux! Il se lève, pour arrêter le Docteur Blanc...

PIERROT

Une minute encore! Une minute encore! (Il parle à l'un de ses serviteurs qui s'éloigne très vite). Vous aurez à l'instant même la preuve de mon innocence!

Le théâtre devient tout à fait obscur.

Musique plus grave et plus funèbre, et elle continue toujours plus funèbre et plus grave, pendant que s'écartent les rideaux de la petite scène.



X

LE SPECTRE DE MADAME PIERROT

Cette fois, la scène est toute tendue de tentures noires. Au milieu, il y a une pierre tumulaire.

— Bien ! très bien ! dit Pierrot, Maravilha s'est décidé à obéir.

De la tombe, une forme se dresse — le fantôme d'une femme, — au linceul tout blanc, au long voile noir.

Elle se dresse, puis se tient immobile.

— Parfait ! dit Pierrot, tandis que les spectateurs, vaguement inquiets, considèrent l'apparition.

Et Pierrot, parlant au Commissaire, dit :

— Vous allez voir ! Vous allez voir !

Il ajoute :

— C'est celle que l'on m'accuse d'avoir tuée ! Je l'ai évoquée : Elle me sourira ! elle m'enverra des baisers !

Le spectre s'approche, on devine sa blessure à la rougeur du linceul vers la place du sein.

— Vraiment c'est admirable ! dit Pierrot. Je n'aurais jamais cru que Maravilha fut une aussi excellente comédienne. Et comme elle est bien habillée! on jurerait, ma parole d'honneur, que c'est un véritable revenant.

Et il se frotte les mains.

L'apparition descend sur la scène.

Elle est terrible, elle dégage un tel effroi que tout le monde frissonne. Pierrot



lui-même se sent moins à son aise.

Et le spectre s'avance.

Pierrot fait encore bonne contenance.

— Vous allez voir, vous allez voir, répète-t-il au commissaire.

Mais, à droite de la petite scène, défaillante, près de la porte, il aperçoit Maravilha.

— Mais, alors, qui donc?

Il fait un pas vers l'être vêtu d'un linceul...

Miséricorde du ciel! C'est elle, elle-même! Madame Pierrot! sa femme! l'assassinée, le vrai fantôme de la

vraie morte! Elle s'avance, épouvantable. D'une main terrible, elle dit en montrant Pierrot :

— C'est lui qui m'a tuée.

Et elle disparaît.

Stupeur universelle, avec des cris et des gestes ; Pierrot est tombé comme un foudroyé. Puis la lumière se refait, et sur un signe de l'agent, les policiers se précipitent sur Pierrot, le saisissent tout grelottant de peur, pendant que Maravilha tombe évanouie.

LES RÊVES RÉALISÉS



XI

LA GUILLOTINE

Place de la Roquette. Matin gris. C'est le jour de l'exécution de Pierrot. Le sabre au clair des soldats. Le bourreau, l'aumônier, les aides, la guillotine. Pierrot, ligotté, s'avance. Il est hideux à voir, il trébuche. Il a vu le couteau, il se dresse, ne veut pas mourir. Courte lutte. On le ressaisit... On le couche sur la planche. Le couteau tombe.


UVIC - McPHERSON
3 2775 90260851 1

U of V